

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois 6 f. » c.

Trois mois 5 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 4 Août 1860.

GRAND-THÉÂTRE.

BOUFFES PARISIENS.

Déjà l'annonce fatale d'un prochain départ s'est installée sur l'affiche des Bouffes Parisiens, mais un mois de représentations consécutives n'ont pu satisfaire la curiosité de ceux qui sont d'avis que la musique qui fait rire est préférable à celle qui fait pleurer. M. Offenbach a contracté maintenant vis-à-vis du public lyonnais une obligation sérieuse. Désormais, lorsque les premières chaleurs viendront disperser sur la route des eaux, des bains de mer et des villas, la société qui pendant l'hiver se donne rendez-vous au Grand-Théâtre, M. Offenbach devra avec ses artistes accourir à Lyon et retarder de quelques jours cette émigration. Ce faisant, il aura bien mérité de la Direction et de tous ceux auxquels leur fortune interdit les couteux plaisirs de l'été. — Du reste, la saison était propice, vit-on jamais si peu d'azur au ciel et tant de nuages, au con-

traire, voilant le soleil? L'été de 1860 n'est qu'un faux bonhomme. C'est le printemps sous un autre nom. Quelques médisants prétendent même que c'est l'hiver venant dire son dernier mot. Allez donc admirer la nature ou vous livrer à des cavalcades sans fin avec un parapluie et un manteau en caoutchouc! — La tâche de M. Offenbach, à ce point de vue, a donc été plus facile, mais le résultat eût été le même du moment où *Orphée aux Enfers* déroulait son épopée burlesque sous les yeux d'une foule ébahie.

Je ne crois pas que jamais personne ait tenté d'analyser *Orphée aux Enfers*, et c'est une entreprise que je me garderai d'essayer.

Le succès de l'œuvre appartient pour une bonne part à l'auteur du libretto. M. Crémieux a dû, pour caricaturer le vieil Olympe, s'inspirer de Henri Heine. Il eût pu choisir un plus mauvais modèle. Ces dieux en belle humeur marchent, agissent et s'expriment avec un air, une allure et une voix qu'Homère ne leur eût pas soupçonnés. C'est presque du dévergondage d'esprit, mais je le préfère à la froide raison, et l'on

se sent mieux vivre, on devient meilleur en sortant de cette audition, car, ainsi que le dit un vieux refrain : *La gaité c'est la santé*, celle de l'esprit autant que du corps.

La musique de M. Offenbach ne dépare pas le poème; elle est vive, preste, ricuse et folâtre, autant que les paroles. A de certains moments elle se permet des tendances dramatiques qui lui conviennent on ne peut mieux. On a surtout remarqué l'air d'Orphée au premier acte; au troisième tableau M. Désiré exécute un solo de bourdon qui est la plus désopilante bouffonnerie musicale; M^{lle} Tautin chante dans le dernier tableau un hymne à Bacchus, d'une facture et d'une audace de vocalise vraiment magistrale.

Nous nous sommes déjà exprimés sur le compte des différents artistes qui composent la troupe des Bouffes Parisiens. Que dire de plus à leur sujet, si ce n'est qu'ils continuent à se montrer dignes d'eux-mêmes, et que, chaque soir, MM. Désiré, Tayau, Léonce, Marehand, M^{lles} Tautin, Chabert, Tostée et Fournier récoltent de nouveaux applaudissements.

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

M. PARENT.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Des notes publiées dans le *Mercure Galant* ont fait connaître les bienfaits que répandait, sous le voile de l'anonyme, la belle et bonne Fanchon, dont le nom est historique. Voici un fragment de vers publié par ledit journal qui paraissait à Paris en 1745.

C'est à deux que l'amour dispense
Tous les biens qu'un seul peut avoir,
Il ne met pas de différence
Entre donner et recevoir.

On a rapporté, en 1809, sur le *Journal de l'Empire*, un couplet que chantait Fanchon, quand elle a été découverte par M^{me} la marquise de

Guervilliers, qui lui reprochait d'avoir pris son nom pour répandre des bienfaits et soulager les malheureux. Comme j'ai retenu ce couplet, et que je tiens à prouver la supériorité de la versification de Bouilly et Pain sur celle de Lemoine, je le transcris ici.

De votre bonté généreuse
Le pauvre ressent les effets,
Il me fallait pour être heureuse,
Madame, imiter vos bienfaits.
Aux malheureux dans l'indigence
J'offris des secours, mais Fanchon
Crut doubler leur reconnaissance
En leur prononçant votre nom.

Aucun genre de bienfait n'était étranger à Fanchon la Vieilleuse, que tout Paris avais surnommée, comme je l'ai dit plus haut, la Ninon du Boulevard. La nature l'avait créée avec complaisance en lui prodiguant tous les charmes de la beauté, elle avait formé son cœur à part; elle s'était plu à le douer de toutes les qualités, à lui donner cette bonté inaltérable qui commande l'intérêt et l'amitié.

Les auteurs ont mis en scène, sous les traits

de M^{me} Belmond, une digne femme. Les erreurs qu'on lui reproche n'ont point arrêté la plume du narrateur. Laissant à la chronique tout le mal qu'on prêtait à Fanchon, ils ont recueilli le bien réel qu'avait prodigué cette femme bienfaisante.

Des vieillards aimables et des hommes d'un rang distingué, qui chérissaient et honoraient sa mémoire, ont assuré, en 1807, à MM. Bouilly et Pain, avoir connu Fanchon; l'un même dit avoir été son favori.

Le lecteur me pardonnera si je me suis laissé entraîner loin de mon sujet; mais, comme je l'ai dit au commencement de cette notice, la biographie de mon bien-aimé professeur s'encadre très-souvent avec la mienne; c'est pour cela que j'en use largement.

Je dois aux représentations de M^{me} Belmond de pouvoir donner quelques détails sur cette excellente actrice.

Je vis jouer *Fanchon* quinze fois de suite, hors le dimanche. Tout Lyon courait pour voir cet ouvrage, et M. Pitt, auteur lyonnais, fit des vers pour M^{me} Belmond dont je ne me souviens pas.

Un personnage qui me surprit, c'était le rôle

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Voici donc les beaux jours de la comédie revenus. Pendant deux mois le théâtre des Célestins a été la succursale du Palais-Royal, et je ne crois pas que cette scène, où Ravel, Brasseur et tant d'autres sont les grands-prêtres du sou-rire et des farces plus ou moins épicées, ait jamais eu la prétention d'être un troisième Théâtre-Français.

C'est à M. Paul Bondonis que nous devons ce retour à des jouissances plus délicates de l'esprit.

Il n'est pas un de nos lecteurs qui n'ait dans le temps apprécié, estimé, applaudi le jeune premier qui quittait, il y a quelques années, les rives de la Saône pour celles de la Newa. Saint-Petersbourg a, en effet, le privilège que donne la richesse; il ne dit pas: « Je prends mon bien où je le trouve, » mais l'or sonnait de ses roubles le fait régner en maître sur les volontés des artistes que leur mérite a placés au premier rang. Dociles à sa voix comme le fer à l'aimant, ils ne savent pas résister à ses propositions dorées. Puis, un beau jour, vient le mal du pays, on sent le besoin de se retremper dans ce grand courant d'idées et de mœurs qui s'appelle Paris et la France.

Ainsi a fait M. Bondonis, hier pensionnaire du czar, aujourd'hui du directeur de l'Ambigu. Mais avant de se représenter au public du boulevard, il a voulu revoir cette scène de province où il avait rencontré ses plus beaux et plus légitimes succès. Est-il besoin de dire avec quel plaisir le transfuge a été accueilli, quelle ardeur inusitée amenait la foule pour applaudir l'artiste qu'elle

du vieux Vincent, joué par Lepeintre aîné, qui alors, en 1809, pouvait avoir une trentaine d'années. Il sortait du Grand-Théâtre depuis 1808, et M. Ribier l'avait engagé lorsqu'il vint prendre les rênes de l'administration théâtrale.

J'avais retenu ledit rôle de Vincent. Un jour, à la fin d'octobre, au moment où l'on allait répéter *Roland de Montglare*, grand mélodrame, je dis à M. Lepeintre: « Oh! je sais bien le personnage que vous représentez dans *Fanchon la Vieilleuse*, je vous imite très-bien d'après ce que l'on m'a dit.

« — Oh! ce n'est pas possible, répond en riant le vrai comédien pour tous les genres; voyons un peu comment tu fais pour m'imiter. »

Je lui dis que s'il voulait venir dans le magasin de décors, je m'empresserais de le satisfaire. Il y avait là MM. Lencelin père et fils, Parent, Régnaud, Vaisse, Dominique, Borelly, Notaire, Emile Cottonnet, M^{mes} Lencelin, Linville, Favre, Marigny et plusieurs autres dames dont je ne me rappelle pas le nom.

JÉRÔME COTON.

(La suite au prochain numéro.)

avait tant aimé et qui cessait enfin d'être ingrat; je voudrais pour un instant être *le Tintamare*, et je dirais que les spectateurs tuaient pour leur enfant prodige le veau gras de l'empressement.

Tel était M. Bondonis quand il est parti, tel nous l'avons revu. Aussi jeune, aussi vaillant qu'il le fut jamais; son regard a les mêmes éclairs caressants, sa lèvre le même sourire, sa voix est restée sympathique.

C'est bien là le jeune premier comme on doit le rêver, et quand le héros de la pièce doit être beau, ardent, passionné; quand l'auteur lui a donné comme une vague réminiscence de Don Juan, il n'y a pas de désillusion; on comprend que la jeune première puisse l'aimer, on s'étonnerait qu'il n'en fût pas ainsi, et que, nouveau Don Gusman, il ne triomphât pas de tous les obstacles.

C'est donc un bonheur pour le public, après les pertes si difficiles à réparer que nous avons faites, d'avoir retrouvé pendant quelques jours M. Bondonis; mais il s'éloignera de nous, et le regret n'en sera que plus amer, si nous n'avions l'espoir que peut-être cette absence ne sera que momentanée.

M. Bondonis nous a fait renouveler connaissance avec *Horace et Caroline*, la *Pension alimentaire* et les *Mémoires du Diable*, vieilles mais bonnes pièces, vaudevilles qui tiennent de plus près à la comédie que les soi-disant comédies du jour; mais bientôt les *Pattes de Mouche*, de M. Sardou, feront leur apparition sur notre scène, et nous pourrons voir M. Bondonis dans une création toute nouvelle.

Les débuts ont continué pendant la semaine. M^{me} Angèle Leroux remplace M^{me} Bergeon, et M. Berlingard succède à Lureau. Tout fait présumer que l'un et l'autre subiront heureusement leur troisième épreuve.

MAXIME.

UNE ANECDOTE SUR BOSCO.

Voici une petite anecdote inédite sur le célèbre Bosco. Je l'ai entendu raconter au pays même, avec un certain intérêt que partageront, je l'espère, nos lecteurs hebdomadaires.

On avait depuis plusieurs jours placardé à Arles de grandes affiches portant le nom de Bosco. Personne n'y connaissait encore le célèbre prestidigitateur que de nom et de réputation; aussi en causait-on partout dans la ville, et attendait-on avec impatience le jour de ses représentations. Or, un matin, notre physicien qui, ainsi que nous le disions, était inconnu personnel-

lement à Arles, notre physicien entra dans un des cafés les plus distingués de la ville et se fit servir à déjeuner. Dès son entrée, Bosco avait avisé une de ces bonnes figures de campagnard, qui prenait modestement son modeste repas du matin. C'était un vieux papa des environs. Il était vêtu comme les campagnards du pays: bourgeron gris, culottes courtes, bas bleus, et s'était fait accompagner d'un parapluie rouge qu'eût, à part la couleur, envié quelque Robinson Crusoé. Bosco alla sans façon aucune s'asseoir près de lui et commença son repas. Lorsqu'il eut terminé, il tira de sa poche, avec une certaine affectation, un couteau long et pointu, commença par s'en eurer les dents, à la grande stupéfaction du bonhomme, stupéfaction qui atteignit son plus haut degré lorsqu'il vit le couteau s'enfoncer graduellement, non sans efforts de la part de celui qui s'en servait, et disparaître enfin tout entier dans l'estomac de son voisin.

Le bonhomme ne revenait pas de sa surprise. Les yeux effarés, la bouche béante, il était demeuré dans cet état depuis quelques minutes et y serait resté longtemps encore si Bosco ne l'avait tiré de sa stupéfaction en cherchant sous la table quelque chose qu'il semblait désolé de ne pas trouver. Enfin, comme un homme qui prend son parti, il appela le garçon de café.

— Veuillez voir, lui dit-il, si vous ne trouverez pas un petit couteau blanc que je viens de perdre.

Une exclamation échappa au bonhomme dont Bosco s'était éloigné peu à peu.

— Un petit couteau, s'écria-t-il. Pardi... un grand, vous voulez dire?

— Ma foi, comme tout est relatif, répondit imperturbablement le physicien, c'est un grand par rapport à de plus petits. Mais, monsieur, ne l'aurez-vous point vu, vous qui paraissez le connaître?...

— Oh! oui, je l'ai vu; il est long de six pouces, et...

— Et... quoi donc, prononça Bosco à haute voix, afin d'être entendu de tout le monde?...

— Et vous venez de l'avalier!

Tous ceux qui se trouvaient au café partirent d'un formidable éclat de rire.

— Pas de mauvaise plaisanterie, monsieur; si vous savez où est l'objet de mes recherches, dites-le, sinon épargnez-vous ce que le rire de ceux qui vous entourent vient assez de qualifier.

Ici, Bosco se fouilla de nouveau; mais cette pantomime, on le pense bien, fut sans résultats aucuns.

— Mais j'y pense, continua-t-il, nous n'étions

que deux à cette table, et si mon couteau n'est ni à terre ni sur moi, il doit être....

La colère monta à la figure du bonhomme.

— Je vais me fouiller, monsieur, dit-il à celui qui semblait le soupçonner, et nous verrons après... *ΑΙΧΙΣ*

Le paysan se fouilla, retourna ses poches et sentit le malencontreux couteau dans une des immenses poches de son gilet. Il rejeta le couteau sur la table, comme si le contact venait de lui en brûler les mains, s'écria d'un ton lamentable : C'est Satan dont parle not' curé ! » fit trois pas en arrière et prit son élan hors du café, en se signant à tous instants. *ΑΙΧΙΣ*

Un des assistants, qui tenait entre ses mains le corps du délit, comprit tout en voyant écrit sur la petite plaque d'argent adhérente au couteau, le nom du prestidigitateur Bosco. *ΑΙΧΙΣ.*

(L'Echo de Lille).

UN REVENANT.

Il y a quelques années, mon ami Eugène D... étudiait en médecine à la faculté de Montpellier.

C'était un de ces *carabins* fanatiques qui se livrent corps et âme aux travaux de l'amphithéâtre et se font, avec une parfaite aisance, un cure-dent de leur scalpel. Mon ami D... eût pris, sans la moindre difficulté, un crâne humain pour une écuelle, et ne se fût pas fait le moindre scrupule de jouer aux osselets avec l'épine dorsale de son prochain. Il joignait du reste à cet *amour de son art*, comme il avait coutume de le dire, les plus excellentes qualités de cœur et d'esprit. Bien qu'il fût presque continuellement dans la société des morts et que sa chambre ressemblât à un ossuaire, il n'était pas moins bon vivant, rieur, fumeur, joueur, buveur, s'abandonnant avec la franchise d'un épicurien à toutes les douceurs du bien-vivre, et tempérant, par la plus intrépide jovialité, ce que ses études pouvaient avoir de lugubre. *ΑΙΧΙΣ*

Comme la plupart des étudiants, Eugène D... était en pension, pour la table et le logement, chez un vieux célibataire qui l'avait pris en belle amitié et qui, dans les épanchements de son affection, lui faisait pressentir qu'il ne l'oublierait pas dans ses dispositions testamentaires; mais lorsque la conversation tombait sur ce sujet, Eugène D... avait toujours le soin d'en détourner le cours, tant son exquise délicatesse redoutait les suppositions peu bienveillantes qu'aurait

pu faire sur ses intentions une parenté inquiète et jalouse. Le vieillard avait un tempérament goutteux, apoplectique et catharreux; tout annonçait pour lui l'approche d'un terme fatal, et ce n'est qu'à force de ménagements qu'il parvenait à prolonger une vie dont la source était à chaque instant près de tarir. Il tomba bientôt dangereusement malade. L'étudiant veilla à son chevet avec une sollicitude toute filiale et lui prodigua les soins les plus empressés. C'est lui qui exécutait avec le plus tendre zèle les ordonnances des médecins, et lorsque l'état désespéré du pauvre homme eut mis en défaut toutes les ressources de la science, c'est encore lui qui appliqua ces remèdes violents et extrêmes auxquels on n'a recours que pour raviver l'étincelle d'une existence qui s'éteint.

Tout fut inutile, et après quelques jours d'une cruelle agonie, le malade rendit le dernier soupir. Eugène D... ne l'avait pas quitté un seul instant; il voulut aussi fermer ses paupières; mais il ne put voir sans un douloureux effroi les hideuses contorsions de ce visage luttant contre le râle, et lorsque la mort eut immobilisé sur cette face glacée une convulsive grimace, l'étudiant ne put se défendre d'un secret mouvement d'horreur.

Eugène D... était un esprit fort par excellence, traitant de sottise puérilité ce sentiment de répugnance instinctive qui nous éloigne d'un cadavre; riant comme un fou aux scènes les plus terrifiantes d'Anne Radcliff et de Levis, et n'ayant pas de plus doux passe-temps que de placer, la nuit, dans un des coins les plus obscurs de son escalier, un squelette dans le crâne duquel il plaçait une bougie, à la grande frayeur des locataires; mais quelle que fût son imperturbable assurance, il lui était impossible de se défendre d'une vague appréhension, en songeant à l'affreuse grimace de son hôte, dont sa pensée lui retraçait incessamment le souvenir.

Le soir même de la mort du vieillard, il faisait un rude temps d'hiver, froid et neigeux, l'aquilon sifflait à l'extérieur avec une violence inaccoutumée; et ses plaintifs gémissements imprimaient à l'âme je ne sais quelle indéfinissable tristesse. Après avoir présidé toute la soirée aux préparatifs des funérailles, lorsque l'ensevelisseuse eut procédé sous ses yeux à la dernière toilette du trépassé, que le cadavre eût été bien et dûment emmaillotté dans la bierre, et que plusieurs cierges eurent été allumés à ses côtés, selon l'usage, Eugène D... passa dans son appartement, qui n'était séparé de la chambre mor-

taire que par une simple cloison, au centre de laquelle se trouvait une porte mal assujettie. Il fuma gravement deux ou trois pipes tant pour chasser le mauvais air que pour se donner une assurance qui commençait à lui manquer, puis il se coucha et ronfla bientôt à l'unisson de la bise. *ΑΙΧΙΣ*

Son cerveau, troublé par les impressions de la journée et par la fumée du tabac, lui offrit les plus terribles images: il rêva spectres et cadavres râlant d'une manière effrayante sous l'étreinte du plus affreux cauchemar. *ΑΙΧΙΣ*

Tout-à-coup les boiseries de la chambre craquèrent, les fenêtres grinçèrent, s'ouvrirent bruyamment, et la raffale s'engouffrant avec furie dans l'asile qui lui était ouvert, vint secouer la porte qui conduisait à l'appartement du mort et dont les deux battants se heurtèrent avec fracas. *ΑΙΧΙΣ*

Eugène D... se réveilla en sursaut et poussa un cri horrible; il ne douta point qu'il ne fût sur le point d'être témoin de quelque spectacle surnaturel; ses cheveux soulevèrent son bonnet de nuit; il eut froid jusque dans la moelle des os, et ses dents claquèrent avec violence, lorsqu'il aperçut la tremblante lueur d'une lampe qui se projetait sur ses rideaux, courant le long des murs, s'éteignant par intervalle, selon le caprice du vent. L'étudiant rappela tout son courage, et, se roulant résolument dans ses couvertures, il se blottit dans la ruelle et attendit ainsi l'issue de cette étrange scène.

Le bruit d'un pas léger annonça que quelqu'un approchait; on s'arrêta tout près du lit, et une voix sépulcrale fit entendre ces mots: Monsieur! Monsieur!

Eugène ne répondit pas et chercha à s'incruster plus profondément entre le matelas et le mur. Il sentit alors une main qui s'appuya sur son épaule et qui le secouait rudement; cette main lui sembla singulièrement froide et osseuse; et tout son corps frissonna sous ce contact.

Monsieur! Monsieur! répéta la voix avec une inflexion toute gutturale.

Soulevant un peu la couverture, Eugène hasarda la moitié d'un œil, et découvrit à l'extrémité de son regard visuel une face maigre, sèche et crochue qui le regardait fixement. La figure n'avait pas le moins du monde l'accoutrement obligé d'un spectre, elle portait une sorte de chaperon gris flotant sur les épaules, et faisait luire un regard fauve sous la rousse dentelle d'une coiffe fanée. Ce costume tout féminin, l'absence complète du suaire, commencèrent à rassurer

l'étudiant, qui se dit avec une intrépide logique, qu'à moins qu'on ne fit mardi-gras dans l'autre monde il ne serait pas raisonnable de supposer que son hôte pût revenir avec des habits de femme. Il regarda donc des deux yeux, et reconnut l'ensevelisseuse armée d'une lampe à bec et récidivant, pour la troisième fois, son éternel *Monsieur ! Monsieur !*

— Qu'est-ce que c'est ? dit Eugène en se dressant sur son séant.

— C'est le mort qui s'est réveillé et qui m'a demandé ses lunettes.

— Ah ça ! vous êtes donc somnambule, bonne femme, que vous rêvez en marchant ?

— Non, Monsieur, écoutez plutôt.

Un soupir se fit entendre dans l'appartement voisin.

L'étudiant sauta du lit, ferma vivement ses fenêtres et courut vers le cercueil. Le mort s'était en effet soulevé dans sa bière et cherchait à mettre une paire de besicles bleues, car la clarté du luminaire placé près de lui semblait l'incommoder gravement. Eugène resta béant de terreur et de surprise, attendant, pour croire à sa résurrection, que le cadavre parlât.

— Ouvrez mon secrétaire, murmura le revenant.

Eugène ouvrit machinalement le secrétaire.

— Dans le premier tiroir à gauche, vous trouverez un papier plié en quatre, donnez-le moi.

L'étudiant prit le papier et ne put s'empêcher de frissonner lorsque la main du vieillard s'étendit vers la sienne.

— C'est bien. Maintenant une plume et de l'encre, reprit le mort dont la voix parut s'affaiblir.

L'ensevelisseuse apporta l'écrivoire : le cadavre déplia le papier et s'efforça de tracer au bas quelques caractères, en l'appuyant sur le rebord du cercueil ; à un dernier trait de plume plus vigoureux que les autres, ses doigts se crispèrent, et il retomba tout d'une pièce pour ne plus se relever.

Eugène D..., tout ému de cette effrayante aventure, employa vainement toutes les ressources de la médecine pour rappeler un reste de chaleur sur ces membres désormais glacés ; cette fois, la mort véritable avait succédé à la léthargie.

Mon ami prit le papier que la main du cadavre tenait encore, et vit une écriture jaunie par le temps, au bas de laquelle figurait une signature humide encore : ce papier n'était autre chose qu'un testament olographe, qui instituait l'étudiant légataire universel du défunt.

Celui-ci s'était sans doute souvenu dans l'autre

monde qu'il avait oublié de signer cet acte, et il avait voulu revenir un instant à la vie pour accomplir son bienfait inachevé.

CHRONIQUE JUDICIAIRE.

Ce que dit Cabat n'est pas rigoureusement exact ; il est cul-de-jatte, et prétend que dans sa position, on ne peut pas travailler. A la rigueur, il pourrait coudre ; mais il n'a pas étudié la couture. Il est bien, à la vérité, d'autres travaux manuels que les travaux de couture ; mais celui qu'il a choisi, consistant à tendre la main, et ce travail manuel étant qualifié délit, Cabat a été renvoyé en police correctionnelle sous prévention de mendicité ; son associé Nérét vient l'assister à l'audience.

C'est ici le cas de démontrer que ce qu'on appelle vulgairement être réduit à la mendicité est une situation moins triste que ne l'est celle de bien des gens qu'on ne plaint pas. Cabat reconnaît que lui et son associé récoltaient environ 12 fr. par jour, soient 6 fr. chacun ; il y a cinq ans que cette association existe et prospère.

Nérét, lui, est permissionné comme musicien ; il joue du flageolet, et comme il a soixante-seize ans, il doit être d'une jolie force sur cet instrument s'il le pratique depuis son enfance. Or, voici les moyens de défense qu'il apporte en faveur de Cabat : « Je suis médaillé, permissionné de M. le préfet de police constitué de la capitale, pour jouer de mon instrument auquel je vas vous le montrer (il fouille dans sa poche).

M. le président : C'est inutile.

Nérét : Ça n'est pas pour en jouer. (Il tire un flageolet et pose son chapeau à terre, comme s'il allait donner une séance sur la place publique.)

M. le président : Serrez cela.

Nérét : C'était seulement pour vous montrer.

M. le Président : Vous n'êtes pas en cause.

Nérét : Je sais bien, simplement c'était pour vous dire qu'avec ma permission, dont la voici (il repose son chapeau à terre et tire un papier de sa poche), j'ai le droit... (attendez, vous allez lire) j'ai le droit... (cherchant des yeux sur son papier) : ah ! le voilà... le droit d'embaucher qui je voudrais au-dessus de seize ans ; auquel le nommé Cabat a plus de seize ans, à preuve qu'il en a soixante-huit : voyez le papier (il fait passer sa permission). Donc, messieurs, vous comprenez que trouvant un particulier qui est cul-de-jatte, c'était une très-bonne chose pour moi, vu que nous gagnions bien notre petite vie, et que si je ne l'avais pas, ça n'est pas pour la chose de mon

flageolet qu'on me donnerait ce que nous gagnons.

Cabat : Moi, je ne mendiais pas, j'étais seulement avec Nérét ; je recevais ce qu'on me donnait, mais jamais je ne demande rien.

Le Tribunal a acquitté Cabat.

MÉLANGES.

Un homme d'une taille beaucoup au-dessous de la médiocre avait un nez d'une grandeur prodigieuse ; on disait que c'était un petit homme attaché à un grand nez. Il regardait jouer au lansquenet, il se baissait et avançait sa tête sur la table du jeu. Un camus lui cria : « Monsieur, rangez votre nez, qui m'empêche de voir le jeu. » Le nason lui répondit : « Je vois bien que vous m'en voulez ; il faut, sans doute, que vous vous soyez imaginé que mon nez a été fait aux dépens du vôtre. »

Madame de X... disait dernièrement :

— Croiriez-vous que ma femme de chambre a mis deux heures à natter mes tresses ?

— Qu'est-ce que cela lui faisait ? murmure une de ses bonnes amies, puisqu'elle pouvait aller se promener pendant ce temps-là.

Diogène, spirituelle feuille satirique dont nous avons déjà cité des extraits, enregistre dans son dernier numéro cette conversation surprise sur le boulevard :

Un monsieur, vieux, sec, maigre comme un fourreau de parapluie, LONG comme un roman de Dumas :

— Adieu, jeune France.

L'interpellé : — Bonjour, vieille Gaule.

La femme de Dryden, célèbre poète anglais, se plaignait à son mari de ce qu'il passait tout son temps à lire, sans s'occuper d'elle le moins du monde. « Je voudrais être un livre, lui dit-elle, au moins de temps en temps vous penseriez à moi. — Vous avez raison, ma chère amie, je voudrais aussi que vous fussiez un livre..., au moins un *almanach*..., car on en change tous les ans. »

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.